L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

156 | octobre-décembre 2000

Intellectuels en diaspora et théories nomades

L'Asie de Sud « made in the USA »

Transferts culturels, institutions universitaires et diaspora intellectuelle

Jackie Assayag

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/73>

DOI : 10.4000/lhomme.73

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 99-130

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « L'Asie de Sud « made in the USA » », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/73> ; DOI : 10.4000/lhomme.73

L'Asie de Sud "made in the USA"

Transferts culturels, institutions universitaires
et diaspora intellectuelle

Jackie Assayag

*« C'est la fonction de l'idée de créer une institution,
c'est la fonction de l'institution de détruire l'idée qui l'a créée. »*

Formule attribuée à G. W. Hegel par Robert Warren
de la Fondation Rockefeller, 1940.

LA MIGRATION des hommes, la circulation des biens et le flux des idées entre l'Ouest et l'Est, l'Occident et l'Orient, les États-Unis, l'Europe et l'Inde, ne sont pas récents. De tels phénomènes attestent d'un espace en voie de mondialisation depuis fort longtemps. Les considérer sur la longue durée, ne serait-ce que sur trois siècles, montre leur importance ainsi que leur variété et fécondité, pour s'étonner parfois de leur pérennité. L'activité d'import-export ne s'est pas limitée aux seuls échanges de biens et de curiosités. Elle inclua également des transferts à la fois cognitifs et institutionnels qui furent propices à des acculturations et à des appropriations de toutes espèces. Au regard de la spécificité des champs nationaux ou continentaux de la production intellectuelle, avec leurs propres traditions éducatives et l'organisation des universités et de la recherche, la place qu'y occupent les « travailleurs de la preuve » et les intellectuels, la hiérarchie des disciplines et les conflits entre elles, la diffusion des connaissances et les modes singuliers de réception, de tels chassés-croisés internationaux invitèrent à des malentendus (bien souvent révélateurs), mais aussi à des contresens créateurs, voire à des effets de chiasme qui favorisèrent soit des alliances soit des rejets. Telle est la règle qui prévaut dans la circulation internationale des idées, et en matière de culture¹.

De cette dynamique interculturelle entre l'Amérique, l'Europe et l'Asie témoigne tout particulièrement la formation des études académiques consacrées au sous-continent indien aux États-Unis ; à savoir un champ culturel à la dimension d'une nation, entendu comme ensemble articulé de disciplines et de programmes de recherche, comme système d'universi-

1. On lira les réflexions de Pierre Bourdieu (1990) sur ce qu'il appelle les effets d'« allodoxia ».

tés et d'organisations liées à des pouvoirs d'États ou des puissances d'argent. C'est à l'histoire de ce dispositif que cet article est consacré. Non par engouement pour la différence, mais bien parce qu'une telle généalogie peut éclairer les structures et les conjonctures qui ont rendu possibles les témoignages et réflexions des chercheurs indiens rassemblés dans ce dossier ; remède en somme au fait que leurs textes circulent sans leur contexte, qu'ils n'emportent et n'importent pas avec eux les conditions de leur production. Contribution donc aussi à une double approche critique : celle des déterminations politiques et institutionnelles des cadres et orientations de la recherche en sciences sociales ; celle de la production localisée de l'« objet » et des arguments construits en anthropologie et en histoire.

L'«Asie du Sud» en Amérique du Nord

Le dispositif à la fois idéologique et institutionnel, éducatif mais aussi cognitif en Amérique du Nord s'édifia dans le cadre géopolitique international de la montée en puissance d'un pays qui ambitionnait de devenir hégémonique à partir du traité de Versailles (1919) et se voulut explicitement tel après la seconde guerre mondiale. Deuxième « grande transformation » d'un empire culturel plus étendu encore que son empire politique lui-même, comme l'avait été l'expansion de l'État colonial britannique au XIX^e siècle, jusque dans les années 1930². De cette configuration sont nées aussi bien les représentations (du rapport) de la « civilisation américaine » et des « civilisations autres », par exemple celle de l'Asie du Sud³.

Cette recomposition politique du monde contemporain entraîna une reconfiguration des savoirs. Alors qu'entre 1850 et 1914 l'essentiel de la recherche se faisait en Europe, et qu'au moins 95 % des chercheurs et des publications provenaient de cinq nations – France, Grande-Bretagne, Allemagne, Italie et États-Unis –, depuis 1945 le centre culturel de la recherche s'est fermement installé dans ce dernier pays (Wallerstein 1996 : 3). Mais il est à noter qu'entre 1850 et 1950, le « reste » non occidental du monde était seulement « objet » d'étude et « sujet » de développement, bref une ou des anti-modernité(s) à rendre intelligible(s) ou à civiliser. Aujourd'hui la production intellectuelle des anciens colonisés, y compris au sein des vieilles métropoles, ne peut plus être négligée. Comment défendre de nos jours l'idée que la culture de la recherche est précisément ce que les peuples hors d'Europe ont toujours manqué ou produit à leur manière singulière mais sans être capables par eux-mêmes de l'étudier ? (pensons à la

2. L'idée s'inspire évidemment du magistral ouvrage de Karl Polanyi (1983), publié en anglais en 1944.

3. Pour une comparaison avec la construction de l'« objet » Inde en France, on se permet de renvoyer à Jackie Assayag (1998a).

Chine, l'Inde et le monde islamique). Outre le préjugé d'« occidentalocentrisme », c'est omettre que les collèges et les universités se sont multipliés et développés depuis le siècle des conquêtes, avec des traditions nationales et linguistiques propres, sans oublier l'insertion des indigènes dans la communauté scientifique internationale. Le phénomène s'est accéléré au diapason d'un monde en voie d'interconnexion planétaire (Mignolo 1998).

Pour sa part, la construction cognitive américaine de l'espace et de l'histoire de l'Asie du Sud, au sein de son système de départements et de programmes universitaires durant le XX^e siècle, impliqua des hommes (au devenir d'enseignants et de chercheurs) dont le recrutement s'effectua à partir de trois sources : les enfants de missionnaires protestants de passage ou installés en Inde ; les individus affectés en poste dans cette région afin de lutter contre le Japon durant la seconde guerre mondiale ; les « volontaires de la paix » (Peace Corps), dont l'envoi en Asie commença dans les années 60 afin de favoriser le « décollage économique » censé immuniser quelques-uns de ces pays contre l'« épidémie » communiste alors en expansion ; stratégie dite du *containment* qui, d'abord conçue à l'endroit de l'URSS, domina la période de la guerre froide.

Avec la fondation de l'American Institute of Indian Studies, en 1961, s'épanouit un projet – nourri de longue date par le sanskritiste W. Norman Brown – d'une recherche pluridisciplinaire s'inscrivant dans le cadre fixé après-guerre par la politique des aires culturelles (*area studies*) ; modèle qui, dans le cas de l'Inde, fut financé par l'endettement de ce pays envers les États-Unis. Bien que le modèle se soit inspiré des programmes des études « classiques » (*classics*), existant avant la seconde guerre mondiale, il réfractait en réalité la représentation géopolitique du monde contemporain que se faisaient les responsables en poste du gouvernement américain. Définissant le régime de connaissance idéal en temps de paix – comprenons : durant la guerre froide –, ce modèle visait à rajeunir la conception du citoyen libéral « made in the USA » (Rafael 1994) ; celle qu'il fallait redéfinir mais en référence à cet idéal du *gentleman*, selon Matthew Arnold, analyste éclairé de la conscience nationale, pour qui la culture c'est « le meilleur de ce qui avait été pensé et écrit », pourvu que l'on comprenne que l'esthétique a valeur éducative et morale. L'Amérique pouvait ainsi reprendre le flambeau impérial de la Grande-Bretagne sur la base d'une nouvelle « éducation générale » qui n'est autre que celle des *area studies*. Ce qu'expliquait l'indianiste Milton Singer (1976 : 193), à la suite d'une discussion avec l'anthropologue Robert Redfield :

« When we have carried on long and intensive study of the economics, government, sociology, history and arts of Russia, China, India and Latin America [...] then we shall have in our understanding of these other parts of the world a basis for general

education comparable with that which is provided by our knowledge of western Europe and some of its offshoots. »

102

La réorganisation des études à partir des sciences sociales, qui réarticula les rapports entre disciplines (anthropologie, histoire, etc.), « objets » (exotiques ou non) et « aires géographiques » (occidentale ou non), répondait à deux besoins explicitement corrélés : d'une part, instruire la gestion des affaires étrangères sur une base documentaire constituée par des experts formés dans l'intervalle ; d'autre part, régler les questions domestiques, notamment l'arrivée des vagues successives d'immigration des zones périphériques ou voisines. La volonté politique affichée de s'attacher les élites du Tiers-Monde, par le moyen du « drainage des cerveaux », accrut le nombre d'immigrés à partir des années 1960. Un tel dispositif n'était pas exempt d'intentions politiques (même s'il ne s'y réduit pas) : stabiliser la « menace Rouge » hors et dans les frontières, prévenir la « menace Arc-en-ciel » que constituait l'arrivée de « groupes ethniques » de diverses origines.

Les « autres », qu'il soient « racialisés », rendus communistes ou ethniques, révèlent ainsi la constante vulnérabilité de l'autoritarisme américain. Tous rappellent que la crise de l'identité américaine n'est pas nouvelle mais inhérente à la fondation de ce pays⁴. Dans les années 1990, la même propagande anxieuse et paranoïde contre le péril communiste des décennies 50-60, inspirée par la haine des « nativistes » des XIX^e et XX^e siècles envers les immigrants, fut recyclée contre le « ségrégationnisme ethnique » – nouvel avatar de la cinquième colonne étrangère pour les néo-conservateurs. Tout cela – est-il besoin de le rappeler ? – dans une société dont le tissu social est l'immigration et le multiculturalisme⁵ : *E Pluribus unum*, selon la formule blasonnée par les pères fondateurs (Lacorne 1997). De même que la lutte pour les « droits civils » avait été assimilée à une « guerre civile », par les libéraux conservateurs, de même les revendications des minorités furent interprétées comme « une guerre des cultures ». Et ce, au nom d'une gestion démocratique et tolérante dont les seuls Euro-Américains, parce que défenseurs d'une « culture commune américaine » (et aujourd'hui considérée comme mondiale), ont le monopole de fait dans la majorité des universités (Newfield 1993).

Aujourd'hui, il est devenu clair, et pas seulement pour les représentants intellectuels des minorités, que le programme des aires culturelles eut pour

4. À ce propos, Denis Lacorne (1997 : 50) cite l'injonction du président Clinton, exprimée lors de son discours inaugural du 20 janvier 1993 : « ... chaque génération d'Américains se doit de dire ce qu'est un Américain ».

5. Il faut souligner avec force que le « multiculturalisme » aux États-Unis est moins une idéologie unifiée qu'une réalité sociale, à savoir l'ordinaire de cultures qui séparent des groupes dont la condition politique en « communauté », sociale ou ethnique, repose sur des expériences racialement différentes ; sur la genèse du pluralisme américain, cf. Olivier Zunz (1987).

effet d'assimiler une partie de l'élite émigrée dans le champ universitaire, mais en l'excluant toutefois des disciplines, bastions des connaissances à pedigree, hauts lieux de reproduction du savoir prestigieux réservés aux WASP (*White Anglo-Saxon Protestants*). C'est le sort qui fut alloué, entre autres, aux *Asian-Americans*, y compris à ceux venus de l'Asie du Sud, appelés par les Indiens NRI (*Non-Resident Indians*), dont la forte présence dans les universités aurait, selon certains, transformé l'approche en science sociale de l'Asie du Sud⁶. Ce mécanisme de distinction universitaire, qu'on a parfois qualifié d'« intégrationnisme *anti-égalitaire* » (Newfield 1993 : 323), est l'une des causes structurales de la dite « guerre des cultures ». Elle s'est diffusée et radicalisée sur les campus américains dans les années 1980, sous l'appellation notamment de « political correctness ». Les médias n'en ont retenu que les expressions excentriques, alors qu'il s'agissait d'un questionnement sur la gestion libérale conservatrice de l'organisation et de la reproduction sociale universitaire, bref d'une revendication démocratique concernant l'allocation des ressources financières et culturelles de la nation⁷ ; revendication d'autant plus légitime que le philosophe John Rawls la définit comme « une union sociale d'unions sociales », une communauté de communautés. Durant les années 1990, cet imaginaire puissant du choc des cultures, fondé sur le découpage du monde en blocs ethnico-religieux et manifestement décalqué du modèle de la tectonique des plaques, a été promu comme la « grande peur » officielle (US) du XXI^e siècle⁸.

Dans le même temps, les modes de financement et les orientations de la recherche se sont modifiés, comme se sont transformés les rapports qu'entretiennent les « humanités » et les sciences sociales, aussi bien que les disciplines elles-mêmes. Non seulement certaines d'entre elles furent défigurées ou recomposées, voire déclarées dépassées, mais d'autres furent inventées dans le but explicite de répondre aux défis d'un monde en voie de « globalisation ». Ce type de discours est aujourd'hui devenu prégnant aux États-Unis⁹. On est pourtant en droit de se demander s'il n'est pas d'abord celui que tiennent les représentants de groupes sociaux qui travaillent à réorganiser (l'idéologie de) l'international en vue de définir ce qui leur permet d'y réussir.

6. L'acronyme est interprété ironiquement comme *Not Real Indians* par les Indiens restés en Asie du Sud !

7. Pour un démontage de la polémique dite « PC », y compris de sa translation en France, on lira les articles de Christopher Newfield (1993), d'Éric Fassin (1993 ; 1994), et de Denis Lacorne (1994).

8. On pense évidemment à l'ouvrage de Samuel P. Huntington (1996) ; cf. aussi l'article de sociologie politico-religieuse de Ronald F. Inglehart (1999).

9. Pour une présentation générale, on se permet de renvoyer à l'article de Jackie Assayag (1998b). Comme le rappelle le théoricien de la régulation, Robert Boyer (1997), on assiste en réalité moins à une « globalisation » qu'à une « triadisation » (Amérique du Nord, Europe, Asie du Sud-Est) à partir de « configurations enchevêtrées » et de « glocalisations », selon le jargon récent.

Missionnaires anglais, philosophes américains et philologues allemands

104

L'intérêt des États-Unis pour le sous-continent indien¹⁰ se manifesta dès la naissance de cette nation, à la fin du XVIII^e siècle. Après la guerre pour l'Indépendance, des vaisseaux partent de la Nouvelle Angleterre jusqu'à des ports indiens, transportant à bord des marchandises et notamment d'énormes cargaisons de glace destinées aux résidents britanniques de Calcutta et de quelques autres comptoirs au Bengale¹¹. De peur que le prosélytisme n'interfère avec l'intérêt premier de l'East India Company, le commerce, celle-ci, alors dominante dans la région, décourageait les activités des missionnaires chrétiens sur le sol indien. C'est justement afin de contourner ces restrictions que de nombreux missionnaires vinrent en Nouvelle Angleterre pour s'embarquer sur des bateaux américains. Bientôt, des membres de nouvelles sociétés missionnaires, fraîchement installées dans le Nouveau Monde, se joignent les Britanniques afin de propager leur message évangélique. Ils fondent des missions protestantes relevant de divers ordres et obédiences.

Flux et reflux

Dès 1818, le flux religieux s'inverse. Les membres de l'Église unitarienne en Inde apportent avec eux, en Nouvelle Angleterre, les œuvres de Ram Mohan Roy (1772-1833), le grand réformateur religieux et homme politique bengali, dit le « père de l'Inde moderne ». Sa conception de l'hindouisme réformé, à l'aune du rationalisme et d'un monothéisme épuré¹², fascine les membres du groupe lettré que constituent alors les unitariens de la région de Boston. Ceux-ci s'inspirent de son enseignement pour concocter une image idéalisée de l'Inde, panthéiste, mystique et bienheureuse qu'ils opposent à celle, infernale, fataliste et superstitieuse de l'hindouisme et de la société indienne qu'alimentent et exportent les missionnaires des églises évangéliques.

10. Cette généalogie de la recherche sur l'aire de l'Asie du Sud n'aurait pas été possible sans l'énorme travail de documentation fait par Maureen L. P. Patterson (1998) dont nous avons tiré un grand nombre de nos informations.

11. Grâce à des innovations techniques pour la conservation de la glace prélevée sur les lacs du Massachusetts, Frédéric Tudor, jeune entrepreneur de Boston, commerce de l'Amérique de Sud à l'Asie. En 1833, arrive une cargaison de cent tonnes de glace à Calcutta dont l'approvisionnement est assuré tout au long de l'année à partir de 1840, puis c'est le tour de Bombay et de Madras. Son commerce fut d'ailleurs officiellement encouragé par le gouvernement de l'Empire des Indes, qui supprime totalement les droits d'entrée à payer sur sa précieuse marchandise. Par la suite, ses implantations se multiplient dans les grands ports de la région : en 1950, il dispose d'entrepôts à Rangoon, à Galle et à Singapour, mais aussi à Hongkong, à Manille, à Batavia et à Sydney (Bernard Kapp, « Frédéric Tudor, le roi de la glace », *Le Monde*, 26 avril 2000 : vi).

12. Sur les mouvements de réforme socioreligieuse indiens au XIX^e siècle, on se reportera à la synthèse de Kenneth W. Jones (1989) ; s'agissant de la dite « renaissance bengalie », on lira David Knopf (1969).

Au risque de rompre la chronologie, soulignons combien la vision unitarienne de l'Inde, optimiste et éthérée, produisit des effets à long terme aussi bien aux États-Unis qu'en Inde : sur le mouvement hippie, dans les années 60-70, dont plusieurs générations expérimentèrent le goût de la nature, le pacifisme et le voyage en Orient, mais aussi sur les générations d'Américains, entre 1918 et 1939, fascinés par la personnalité et les stratégies du Mahatma Gandhi dont les techniques de résistance non-violente et de désobéissance civile avaient été développées en Afrique du Sud contre les Britanniques. Dans la préface et l'appendice à son célèbre manifeste pour l'indépendance de l'Inde, *Hind Swaraj*, publié en 1910, la « Grande Âme » reconnut sa dette envers les unitariens Henri David Thoreau (1817-1862) et Ralph Waldo Emerson (1803-1882), notamment à l'égard du premier, dont il avait lu le livre, *Civil Disobedience* (1846), en prison en 1908¹³. Thoreau y affirme la puissance de l'individu contre l'État en appelant à un désengourdissement politique. Ce texte fameux (relu à travers les pratiques gandhiennes) joua un rôle décisif dans la maturation de la pensée de Martin Luther King et imprégna le mouvement de lutte pour les droits civiques et contre le racisme dans les décennies 50 et 60.

Les activités des unitariens en Nouvelle Angleterre diffusent le mouvement philosophique et littéraire, connu sous le nom de « Transcendantalisme », dont les membres les plus connus sont Ralph Waldo Emerson et Henri David Thoreau, déjà nommés. C'est à Emerson que l'on doit la meilleure description du « mélange américain » et la première référence explicite au « creuset » (*melting pot*) qu'il invoque, dès 1845, pour illustrer les progrès de l'histoire humaine et dénoncer la xénophobie des autoproclamés initiés de la Bannière étoilée (Lacorne 1997 : 113 sq., 198). Outre l'inspiration de Ram Mohan Roy, les unitariens se nourrissent également de la *Wissenschaft* des romantiques allemands ; ceux qui avaient été transportés par la découverte de l'Orient, origine à leurs yeux d'une possible « Renaissance » européenne (Schwab 1950) ; ceux-là même qui avaient accueilli avec enthousiasme les traductions en anglais des classiques sanskrits, récemment rendus disponibles par la Société asiatique du Bengale fondée par Sir William Jones en 1784. Dans le premier quart du XIX^e siècle, tant en France qu'en Allemagne, ces traductions de la littérature sanskrite stimulent l'intérêt pour les manuscrits originaux, dont les plus anciens avaient été collectés en Europe par des missionnaires français. Mais ils furent d'abord publiés par des baptistes anglais. La rencontre à Paris de la figure dominante du romantisme allemand, Friedrich von Schlegel et d'Alexander Hamilton

13. On renvoie sur ces questions à la présentation par Anthony J. Parel de cet ouvrage de Gandhi (1997).

de l'East India Company, en 1803, fut déterminante pour la destinée des études indiennes (Rocher 1968). En 1814, une chaire de sanskrit est créée à Paris, occupée par Antoine Léonard de Chézy, suivie en 1818 par des chaires similaires dans plusieurs universités germaniques, dont celle d'August Wilhem von Schlegel à Bonn. Pour ce petit nombre de savants érudits européens, le passage en « cange » du Rhin n'était pas loin de s'apparenter à une traversée du Gange.

Le sanskrit et l'indologie

Au début du XIX^e siècle, s'inaugure de la sorte une tradition orientaliste : celle du voyage en Allemagne – terre de diffusion de la *Ur-Sprache* des civilisations. De nombreux étudiants américains traversent ainsi l'Atlantique pour se former auprès de maîtres allemands, y conduire des recherches, y apprendre à la fois l'Europe et le parler « authentique » de ses ancêtres appelés « Aryens » ou « Indo-Germains », puis « Indo-Aryens » et enfin « Indo-Européens ». Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, l'idéologie nationaliste allemande s'apparente progressivement à un projet de colonisation intérieure dont l'objet était la germanité elle-même. Intellectuels et universitaires travaillent alors de conserve à produire un « orientalisme interne », sous le chef de la race des maîtres, auquel la philologie servit de légitimation à travers le bricolage des idéaux de l'idéologie indienne. Cet orientalisme autorisa la définition des « Sémites » comme « non-Aryens », autant dire des êtres inférieurs (Pollock 1993).

Soulignons cependant que les jeunes Américains en partance pour la patrie moderne de la grammaire et des glossaires étaient alors principalement intéressés par la nouvelle discipline de la philologie comparée, fondée par Franz Bopp dès 1816 ; celui-ci avait étudié le sanskrit à Paris en 1812, sous la tutelle de Chézy. Durant ces années, la philologie comparée s'institutionnalisait à la faveur de la reconnaissance et de l'exploration du lien postulé entre le sanskrit et les langues européennes ; le « découvreur » de cette parenté linguistique n'était autre que le sanskritiste et juriste William Jones. Les œuvres complètes du fondateur de la Société asiatique du Bengale avaient été publiées à Londres en 1799. Parmi les étudiants du Nouveau Monde venus se former en vieille terre germanique, retenons le nom d'Edward E. Salisbury qui, après avoir appris le sanskrit, retourna à Yale, où il fut appointé en 1841 pour enseigner cette langue. En 1876, la première formation régulière de sanskrit est créée à l'université Johns Hopkins ; suivent celles d'Harvard et de Columbia en 1880, de Chicago en 1892, de Pennsylvanie à Philadelphie en 1904. La première chaire, détenue par William Ryder, est fondée en 1905. Puis Pennsylvanie, Yale, Columbia,

Johns Hopkins et Chicago font de même en accueillant le sanskrit dans les départements dits *classics*, c'est-à-dire ceux qui abritent les « langues mortes », qu'elles soient européennes ou extra-européennes.

Depuis 1865, les pédagogues américains avaient été si impressionnés par la vitalité des méthodes et la rigueur scientifique qu'ils avaient observées dans les institutions allemandes, la « nouvelle Jérusalem académique », qu'il importent les approches et perspectives germaniques, au point d'instituer des diplômes semblables et d'installer des structures de recherche et d'éducation similaires à la fin du XIX^e siècle (Roszak 1969 : 15). C'est sur ce modèle alors hégémonique – il n'y avait pas moins de quarante sept professeurs d'orientalisme « aryen » en 1903 en Allemagne – que se sont organisées les nouvelles disciplines de la philologie comparée et de la science linguistique aussi bien que l'indologie fondée sur l'étude du sanskrit. L'université Johns Hopkins expérimenta sans doute la première « graduate school », avec des séminaires et des cours magistraux, des réunions dites de « laboratoire », bref « l'idéal teutonique rigoureux de la Wissenschaft », en encourageant les collègues à surimposer le modèle allemand sur l'organisation de type britannique des collèges préexistants, voire en créant sur cette base de nouvelles institutions¹⁴. D'où la naissance de centres de recherches linguistique ou indologique au sein d'universités privées comme Tulane (1884), Clark (1891), Stanford (1891) et Chicago (1892). Mais aussi l'institutionnalisation, dans la première moitié du XX^e siècle, de centres de religion associant les études iraniennes et indiennes. Ces nouveaux champs y furent accueillis parce que ces institutions n'avaient pas à justifier des dépenses pour des matières aussi exotiques devant les législatures des États de l'Union. Sur les huit chaires de sanskrit établies initialement, une seule dépendait d'un État, celle de l'université de Berkeley en Californie. Ces études indologiques sont à la base des programmes ultérieurs qui seront élargis à l'ensemble des disciplines traitant de l'Asie du Sud. Au milieu du XX^e siècle, ce n'est pas moins de plusieurs douzaines d'universités dans lesquelles était dispensé un enseignement sur cette « civilisation » qui, après la seconde guerre mondiale, sera assimilée à une « aire culturelle ». Depuis donc le XIX^e siècle, la langue « parfaite » – traduction littérale du terme « sanskrit » – s'est non seulement largement confondue avec l'étude de l'hindouisme, toujours rapporté aux *Veda* et aux textes classiques (McGee 1998 : 429), mais ce champ particulier a servi de terreau dans lequel se sont nourries les études sur l'Asie du Sud aux États-Unis (Goldman 1998).

14. Ce qui confirme, pour le cas de l'enseignement de l'Asie du Sud, l'analyse de Laurence Veysey (1965) à propos de l'émergence de l'université américaine : la recherche conçue sur le modèle allemand prit place aux côtés de la culture « libérale », imitée de l'Angleterre. Il s'agissait de former des *gentlemen*, tout autant que des savants.

Durant le même temps, le travail de recherche américain sur le « terrain » fut conduit principalement par des missionnaires résidant en Inde pour de longues périodes. Il s'agissait généralement de diplômés de l'enseignement supérieur, en religion et/ou en théologie, qui portaient enseigner dans un collège religieux, une école, ou afin de travailler dans une mission. Le nombre de ces citoyens américains était probablement inférieur à une centaine sur les milliers de missionnaires qui exercèrent leur sacerdoce en Inde au XIX^e et au début du XX^e siècle. Nombreux furent cependant les chercheurs, aussi bien en « humanités » qu'en sciences sociales, qui voyagèrent en Inde ou à Ceylan dans l'entre-deux-guerres. Mentionnons quelques noms : James B. Pratt (philosophe du bouddhisme), Helen Moore Johnson (spécialiste du jainisme), William T. Hull (sciences politiques), George P. Conger (philosophe), Franklin Edgerton (sanskritiste), W. Norman Brown (sanskritiste), son demi-frère, John Clark Archer (religions comparées). En 1935, Murray Emmenau commença son investigation linguistique de trois ans dans les collines des Nilgiri et, en 1937-38, David Mandelbaum le suivit sur le même terrain afin d'y conduire une enquête ethnographique. Entre-temps, l'historien Holden Furber avait exploré les archives coloniales de l'Asie du Sud-Est et de Ceylan, tandis que l'anthropologue Dorothy Spencer avait séjourné dans la région du Chota Nagpur afin d'étudier les tribus Munda. Ces recherches, conduites en Inde, avaient été rendues possible grâce à différents organismes de recherche installés ou dans le sous-continent, tel l'Archeological Institute of America (AIA) qui finança les fouilles sur les « pré-Aryens » dans la Vallée de l'Indus, ou aux États-Unis, comme l'American Oriental Society (AOS) qui abritait le comité de l'American School of Indo-Iranian Research, dont le sanskritiste W. Norman Brown devint président en 1926. Cet organisme fut transféré en 1930 à l'American Council of Learned Societies (ACLS) dont le même W. Norman Brown fut élu président en 1934. C'est, soulignons-le, durant ces années-là que furent créés la plupart des centres de recherche en sciences sociales aux États-Unis (Chicago, Columbia, Yale, etc.) mais également en Europe (London School of Economics, Deutsche Hochschule für Politik de Berlin, puis plus tardivement en France).

En somme, le champ des études évolua d'une organisation élitiste de huit chaires d'indologie et de sanskrit dans des départements d'« Indic and Iranian Studies », avec très peu d'étudiants dans la première moitié du XX^e siècle, à quelques douzaines de programmes dans les universités et collèges à travers le pays, avec dix ou douze centres majeurs offrant des cours et des modules de

large ampleur en « humanités » et en sciences sociales, impliquant des centaines d'étudiants. Ce fut le contexte dans lequel s'établit en 1961 l'American Institute of Indian Studies (AIIS), l'institution qui a forgé la recherche sur l'Asie du Sud aux États-Unis depuis lors¹⁵.

W. Norman Brown et la naissance des études sur l'Asie du Sud aux États-Unis

Le projet d'une étude multidisciplinaire de l'Inde tout entière, qui sera ultérieurement celui à la fois des aires culturelles et des centres d'études sur l'Asie du Sud, fut articulé par W. Norman Brown, à la fois bâtisseur d'un empire universitaire et figure tutélaire de l'indianisme aux États-Unis. L'homme, né en 1892 à Baltimore, fut professeur de sanskrit à l'université de Pennsylvanie durant quarante ans, de 1926 à 1966. Linguiste et orientaliste de formation, il soutient sa thèse en 1916 sous la direction du linguiste Maurice Bloomfield à l'université Johns Hopkins ; soit huit ans après celle, également en langue sanskrite (sur le corps dans les *Upanishads*), qu'avait présentée son père, longtemps missionnaire dans l'État du Madhya Pradesh, en Inde. Ayant ainsi passé une partie de sa jeunesse dans cette région, W. Norman Brown avait été profondément intéressé par la culture, le folklore et l'évolution contemporaine du sous-continent. Le jeune savant était aussi fasciné par les sources anciennes des traditions indiennes que par leurs plus récentes manifestations, notamment le mouvement nationaliste de lutte pour l'indépendance¹⁶. De fait, parallèlement à ses travaux de sanskrit, il écrit en 1930 un manuscrit sur les événements du moment intitulé « Why Conflict in India ? ». Avec quelques spécialistes du Proche-Orient, Norman Brown fonda le Département des études orientales en 1931, où il joua un rôle décisif dans l'élaboration des recherches des années 30, organisées et financées par le Comité pour les études « Indic and Iranian » de l'American Council for Learned Societies. (ACLS).

Dans les années 1940, l'effervescence régnait également à l'université de Chicago sous l'impulsion de deux anthropologues. L'un, Robert Redfield, étudiant de Richard Park à Michigan, conceptualisa en 1956 les notions de « petite » et « grande » traditions qui ont longtemps structuré le débat des recherches sur l'Inde, y compris parmi ceux qui s'y opposaient : Louis Dumont et David Pocock (1957), Stanley J. Tambiah (1970) ou Jack Goody (1986) ; c'est le protégé de Redfield, McKim Marriott, qui alimenta ethnographiquement le dossier et la controverse (1955). L'autre,

15. Ces données institutionnelles sont reprises de l'article de Maureen L. P. Patterson (1987).

16. Pour une présentation à la fois de l'homme et de l'œuvre, on lira l'introduction de Rosane Rocher (Brown 1978).

Milton Singer, étudiant du philosophe Rudolph Carnap, dont le livre, *When a Great Tradition Modernizes*, publié en 1972, ambitionnait de redéfinir la notion de civilisation, comme l'exprime son sous titre, *An Anthropological Approach to Indian Civilization*. Ce couple, l'un sud-américaniste et l'autre indianiste, mit en place en 1942 un programme d'étude des civilisations visant à une « comparative study of the principle systems of values of the societies that have mattered most in history » (Dirks, à paraître : 12) ; il sera financé par la fondation Ford en 1951. C'est d'ailleurs à Chicago que s'épanouira l'anthropologie du monde indien dans les années 60 et 70, sous la tutelle notamment de Bernard S. Cohn (1987 ; 1996), auteur d'une réflexion puissante sur les rapports entre pouvoir et savoir à l'aune de l'analyse du colonialisme britannique. Mais également grâce aux recherches de McKim Marriott (1989), architecte d'une « ethnosociologie indienne » (avec Ronald Inden [1974]), davantage inspirée par la conception de la culture de l'anthropologue David M. Schneider que par les catégories indigènes, en dépit de l'intérêt que lui manifesteront deux anthropologues du Nord de l'Inde, Triloki Nath Madan et Veena Das. Hormis eux, personne ne s'intéressa dans le sous-continent à cette conception « émique » de l'Inde « made in the USA » !

Guerre et impérialisme

La seconde guerre mondiale déclarée, W. Norman Brown travaille de son côté pour des projets militaires et stratégiques du Gouvernement américain, d'abord dans la Research and Analysis Division, plus tard dans le service de planification de l'Office of Strategic Service, sis à Washington. Là, il recrute nombre de chercheurs spécialistes du sous-continent. Le groupe est chargé de procurer une expertise sur l'Asie du Sud aux projets qu'échafaudent les États-Unis. Norman Brown et son équipe collectent les informations et préparent des dossiers sur les différents aspects de la scène indienne contemporaine. Fort de cette expérience, un rapport, rédigé en 1944, promeut la nécessité d'un financement pour les études orientalistes pour les années à venir :

« During the course of the war the US government agencies have needed information about the Orient to a degree far beyond anticipation [...] Our nation must never again be caught so ill-equipped with knowledge and specialists on the Orient as it was at the end of 1941. The postwar Orient will also probably be freer than before to engage in trade with the Occident [...] To meet this new situation America will need to acquire information and develop personnel able to handle the increased political, business and cultural relations. »¹⁷

17. Ce texte de W. Norman Brown, ainsi que le suivant aussi bien que nombre d'informations qui suivent, sont extraits de l'article de Nicholas B. Dirks (à paraître).

Durant la seconde guerre mondiale, la présence physique d'Américains en Asie du Sud fut également importante pour la destinée de ce champ d'étude aux États-Unis. Ce sont environ cent mille hommes qui traversèrent ou restèrent alors en Inde, dans le but de soutenir le combat contre l'agression japonaise en Birmanie. À la faveur de cette invasion, l'armée nippone occupa une partie de l'Inde du Nord-Est et lâcha quelques bombes sur les villes de Calcutta et de Madras. Le contact prolongé avec l'Inde et les Indiens conduisit des Américains à s'intéresser à ce pays et à ses populations, même si beaucoup avaient initialement caressé le rêve d'étudier la Chine et le Japon, ainsi qu'en témoigne aujourd'hui McKim Marriott. Leur nombre ne devait guère être supérieur à deux cents. Il est vrai que, de leur côté, les autorités britanniques décourageaient tout contact avec les Indiens afin de minimiser la contagion de la sédition et des idéaux nationalistes et démocratiques que n'aurait pas manqué de provoquer la comparaison entre la guerre d'Indépendance américaine, près de deux siècles plus tôt, et l'agitation de masse antibritannique, à son acmé pendant les années 40. Toutefois, quelques douzaines d'Américains résidant en Inde transgressèrent l'interdit dans le but d'apprendre l'histoire, la culture et la politique de cette ancienne civilisation et de cette nation en formation. Lorsque la guerre prit fin, ils retournèrent étudier dans les universités aux États-Unis.

Un phénomène semblable se reproduira à partir de 1961, avec l'envoi des United-States Peace Corps. Ces « volontaires pour la paix » étaient chargés de projets de développement agricole, d'éducation, de santé et de questions de nutrition dans divers pays du Tiers-Monde (en particulier dans ceux constituant un cordon sanitaire contre l'avancée des communistes). En 1976, lorsque le gouvernement indien demande la fin de l'intervention des « volontaires de la paix », ce ne seront pas moins de 4413 Américains qui auront de la sorte travaillé dans le sous-continent. Nombre d'entre eux, inspirés par leur expérience indienne, entreprendront à leur retour des études et des recherches dans les universités américaines. Les programmes académiques bénéficieront grandement de cette infusion d'une nouvelle génération de chercheurs ayant une, deux, voire plusieurs années de pratique du « terrain », une connaissance de la vie locale et souvent la maîtrise d'une langue régionale.

Mais retournons aux années d'après-guerre, avec un autre rapport de Brown, datant de 1947. L'année est d'importance. À ce moment-là prévaut toujours chez lui la vision orientaliste d'une Asie, c'est-à-dire d'une vaste région dont le présent ne peut être rendu intelligible sans la prise en compte de la très longue durée ; comme si là-bas le poids des morts pesait sur la tête des vivants plus encore qu'en Occident :

« It is [...] possible for us in the West to view the Orient as a large area with a certain number of problems and cultural movements common throughout its major divisions. This has been the condition in the Orient throughout 5000 years [...] Today the whole Orient has a common political problem of reaction against Occidental colonialism ; it has a general economic problem of developing its natural and human resources to produce an industrial civilization which can exist beside that of the West ; it is bound to expand trade relations between its different divisions ; it has inner social and cultural adjustments to make between its own great divisions, and then with the West. » (Dirks, à paraître : 3).

La déclaration de l'indépendance de l'Inde en juillet 1947 rendit immédiatement obsolète cette conception de l'Asie, élargie dans l'espace et étirée dans le temps, pour laquelle comptaient finalement peu les transformations contemporaines (nationalisme, impérialisme, capitalisme, modernisation, technologie, etc.). Mais l'orientalisme américain est pragmatique. La réaction intellectuelle et institutionnelle ne tarde pas : la même année l'université de Pennsylvanie organise un stage d'été en études indiennes pour la première fois. Il est financé par l'ACLS. En 1948, le département des *South Asia Regional Studies* est créé dans cette même université grâce au financement des puissantes fondations Carnegie, Rockefeller et Ford. W. Norman Brown en profite pour recruter ses anciens coéquipiers de Washington : Holden Furber, un historien, Daniel Thorner, un économiste, et Dorothy Spencer, une anthropologue. En 1949-50, un programme complet pour les études régionales de l'Asie du Sud, allant du niveau de la licence à la thèse de doctorat, est institué dans le cadre d'un département comprenant dorénavant vingt et un chercheurs provenant de multiples disciplines : géographie, linguistique, langue (hindoustani), histoire, sociologie, anthropologie, économie, etc. Dans la foulée et grâce à un financement fédéral, le département des études sur l'Asie du Sud est établi comme un des centres dits des *area studies*. Il servira de maquette à tous les autres centres qui privilégieront une combinaison d'indologie classique et de sciences sociales, y compris la politique et l'économie modernes. Un même programme pluridisciplinaire « Asie du Sud » se développera ensuite dans les universités de Berkeley, Michigan, Chicago, Columbia, Wisconsin¹⁸.

18. Ce modèle institutionnel de recherche sera importé en France par un diplômé de Harvard, Clemens Heller, qui se tourne en 1949 vers la fondation Rockefeller, et par Fernand Braudel qui, en 1955, fait un voyage d'étude (financé par la même fondation) dans la plupart des centres *area studies* des universités américaines (Mazon 1988 : 119-125). C'est dans ce cadre que Louis Dumont fonde, grâce au soutien de la Maison des sciences de l'homme (financée pour un tiers par la fondation Ford), après sa nomination comme directeur d'études à la VI^e section de l'École pratique des hautes études en 1955, un centre qui deviendra le Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud en 1967 – unité de recherche associée (CNRS-EHESS). Soulignons également l'importance du rôle joué par l'Américain Daniel Thorner nommé directeur d'études à la VI^e section en juin 1960. C'est durant son séjour à Bombay, lorsqu'il travaillait avec le père de la planification indienne, P. C. Mahalanobis pour l'Indian Statistical Institute de Calcutta, .../...

Depuis lors et jusqu'à très récemment, le courant majeur des études sur l'Asie du Sud aux États-Unis a été le produit de cette curieuse conjoncture entre indologie et anthropologie. Curieuse, parce que l'anthropologie fut considérée comme la voie royale pour rendre intelligible le sous-continent¹⁹. Curieuse surtout, au regard de la situation académique du sanskrit qui a été le trope dominant dans un champ lorgnant sur la plus ancienne « tradition », comme si les textes classiques étaient les clefs de l'Inde contemporaine, sociologique et politique ; comme si les questions de la stabilité politique de la nation et de la viabilité économique du pays pouvaient être évaluées en relation avec des enseignements a-historiques de la « civilisation indienne », pour reprendre les critiques émises par un sanskritiste américain (Goldman 1998 : 504) Le caractère frappant des études indiennes sur la longue durée aux États-Unis se signale, en effet, par l'importance qu'a revêtue la figure des sanskritistes. Bien qu'ils fussent toujours une minorité, même au regard de la norme d'un champ d'étude par définition limité, et souvent considérés par leurs collègues à l'instar d'une corporation désuète ou appartenant à un autre monde, ils ont été prééminents et toujours influents ; jouant notamment un rôle administratif actif et crucial dans les institutions académiques importantes et les organismes en rapport avec les études consacrées à l'Inde aussi bien contemporaine que « traditionnelle ». L'examen attentif des divers départements, centres de recherche et instituts des universités qui ont abrité et maintenu des programmes d'études sur l'Asie du Sud, y compris depuis la fondation de l'AIIS en 1961, montre qu'un pourcentage élevé – souvent la majorité d'entre eux – a été dirigé par des sanskritistes. À différents moments durant les années 1980-90, au moins six ou sept des dix centres nationaux de ressources pour l'Asie du Sud, financés par les gouvernements fédéraux, ont eu des sanskritistes comme directeurs. Le phénomène est encore plus significatif lorsqu'on compare les centres consacrés à l'Asie du Sud avec ceux qui étudient d'autres aires culturelles. Dans ceux consacrés à l'étude de l'Asie du Sud-Est²⁰, de l'Amérique latine, de l'Europe de l'Est, de l'Afrique, etc., il est

que Daniel Thorner fit la connaissance de l'économiste Charles Bettelheim. Après 1952, le déclenchement de la campagne du sénateur McCarran (sous la houlette de McCarthy), rendant responsables des universitaires américains de la victoire des communistes en Chine !, avait empêché son retour aux États-Unis (communication Alice Thorner, 15 mai 2000).

19. Selon Nick B. Dirks (à paraître), le pourcentage d'anthropologues parmi toutes les disciplines dans les études sur l'Asie était de 9,6 % en 1991 ; soit, selon les aires culturelles 5 % pour la Chine, 6,5 % pour l'Asie du Nord et de l'Est, 14 % pour l'Inde, 25 % pour l'Asie du Sud-Est.

20. Tandis qu'en Asie du Sud-Est, la discipline dominante est l'histoire, en Asie du Sud, la religion et la philosophie dominent plus que partout ailleurs, suivis par l'histoire, les sciences politiques et l'anthropologie. Alors que l'Asie du Sud-Est est une aire de prédilection des anthropologues américains (toujours efficaces dans les langues vernaculaires) et des historiens, le géant indien en Asie du Sud tend à rester une terre philosophique, religieuse, sanskrite, immobile, quasi éternelle ; pour une réflexion sur l'aire ... /...

rare qu'ils aient été dirigés par un littéraire (*humanist*), et encore plus par un spécialiste des langues mortes (*classicist*). Ce sont des politologues, des historiens et des économistes qui ont occupé cette charge, les chercheurs relevant des « humanités » et les historiens spécialisés dans l'histoire pré-moderne étant toujours restés en position secondaire.

Outre le préjugé inextinguible qui fait de l'Inde une civilisation essentiellement religieuse, la singularité de cette aire d'étude aux États-Unis tient au fait qu'elle s'est développée sous l'influence et l'exemple de W. Norman Brown – universitaire curieux, entrepreneur infatigable, homme à la vision large, archétype du sanskritiste qui traverse les frontières et la chronologie, combinant une formation rigoureuse en philologie védique et sanskrite à un large spectre d'intérêts pour la vie la plus contemporaine de l'Inde. De plus, son emploi au Bureau des services stratégiques durant la seconde guerre mondiale lui permit de satisfaire son intérêt pour les affaires politiques indiennes. De fait, il est l'un des rares sanskritistes à avoir publié sur des sujets comme la politique étrangère américaine ou les États modernes de l'Asie du Sud, tout aussi bien que sur le folklore, l'histoire de l'art, la philosophie et les langues régionales. La diversité des talents et des compétences de Brown, ainsi que son expérience de première main de l'Inde, inspira et influença toutes les institutions qu'il dirigea, au travers desquelles il favorisa le développement des connaissances sur tous les aspects de l'Inde passée et présente, en incluant les « humanités » et les sciences sociales, sans oublier les manifestations artistiques. Il est tout aussi évident que son amour du sanskrit, et sa connaissance profonde de cette langue, fut un facteur décisif dans les encouragements que l'IAS prodigua aux chercheurs confirmés ou débutants en sanskrit, leur assurant une représentation continue parmi les chercheurs. L'« approche intégrative » des études indiennes, qui était au cœur de la conception de W. Norman Brown, fut suivie par ses successeurs à l'IAS ; au point que celle-ci devint la source centrale unique pour le soutien des études sanskrites aux États-Unis.

“Travelling Scholars”

Alors que W. Norman Brown est président du Committee on Indic and Iranian Studies de l'American Council of Learned Societies, il organise une rencontre de ce groupe le 26 avril 1946 dans l'intention de proposer l'établissement d'un centre de recherche à Bénarès. Il publie un rapport sur

culturelle d'Asie du Sud, cf. Charles Hirschman, Charles Keyes & Karl Hutterer, eds 1992, notamment l'article de Benedict Anderson (in *ibid.* : 25-40). Remarquons enfin la nouvelle tendance qui consiste à rassembler l'Asie du Sud et l'Asie du Sud-Est en un même centre, comme aux universités de Michigan, de Berkeley ou d'Austin.

cette question en 1951, évoquant également les villes de Poona – la fondation Rockefeller y installera son programme de langues et de linguistique dans le Deccan College en 1954 –, mais aussi de Delhi, la capitale, qui avait la faveur de l'Ambassade des États-Unis²¹. Le modèle de ce centre de recherche s'inspirait des écoles américaines d'Athènes, de Rome, de Jérusalem et de Bagdad, voire même de l'École française d'Extrême-Orient dont le siège était alors à Hanoï, en Indochine. Le projet de création d'un centre en Inde bénéficia également du concours de Richard Park et de Milton Singer, tandis que Henry Hart, un politologue de l'université du Wisconsin, avait de son côté élaboré un projet semblable avec le soutien de la fondation Carnegie. L'idée était, il est vrai, en gésine depuis longtemps. Rassemblant ces deux projets en un, dès lors accepté par les gouvernements américain et indien, W. Norman Brown et Henry Hart se réunirent avec Richard Park et Milton Singer pour arrêter le nom du centre qui deviendra l'*American Institute for South Asian Studies*. Appellation que rejeta cependant le Pakistan, en raison de son indépendance nationale et de son identité musulmane. L'idée chère aux chercheurs américains d'une aire culturelle sud-asiatique, confondue avec une civilisation continentale, avait ainsi buté sur le principe de réalité moderne des nations.

Celui qui devint officiellement l'*American Institute of Indian Studies* (AIIS) le 4 octobre 1961, dont la charte regroupait quatorze institutions d'éducation aux États-Unis, fut d'abord accueilli à Poona en 1962, et dirigé temporairement par D. D. Karve, ancien principal du Ferguson College de cette ville – place forte de brahmanes lettrés. W. Norman Brown assura la supervision de ce consortium universitaire depuis l'université de Pennsylvanie, Milton Singer la vice-présidence, et Henry Hart le secrétariat. En 1963, le *Committee on Institutional Cooperation* (CIC), une fédération de douze universités de recherche, lança et développa un programme de « travelling scholars » qui autorisait quelconque diplômé de ces institutions à aller étudier dans n'importe laquelle d'entre elles, en fonction des besoins de recherches, notamment linguistiques. Il fut restructuré en 1967 sur la base d'un recrutement élargi et d'une conception des études « intégrées », c'est-à-dire pluridisciplinaires. Le dispositif permit une circulation tous azimuts, régulière et importante, de chercheurs tant dans l'espace universitaire américain qu'entre les États-Unis et l'Inde²².

21. En fait, des centres de langues furent créés dans plusieurs villes du sous-continent, à Lahore, Poona, Mysore, Madurai, Calcutta, etc.

22. Certes, depuis l'indépendance, nombre de citoyens américains avaient voyagé en Inde pour y effectuer des enquêtes, des recherches, des études et des travaux de toutes sortes sous les auspices de plusieurs douzaines de programmes et d'institutions, notamment le fameux programme Fulbright. Mais, de 1947 à 1960, seulement 534 chercheurs, de l'étudiant au professeur, en avaient bénéficié (Patterson 1998 : 28-29).

Pour sa part, l'American Institute of Pakistan Studies (AIPS) ne fut créé qu'en 1973 (sur le modèle de l'AIIS) à cause de l'instabilité politique du pays. Le consortium de l'AIPS incluait initialement vingt-deux chercheurs, et les universités de Duke, Columbia et Harvard étaient les principales institutions concernées. En 1970, le « programme de langue ourdoue au Pakistan » fut inauguré à l'université de Californie, à Berkeley, avec une antenne installée à Lahore en 1974. Cette installation incita un nombre important d'étudiants à aller étudier sur place la littérature ourdoue et tous les aspects de la culture musulmane dans le sous-continent²³.

Politique et financement de la recherche

Certes, l'infrastructure ainsi mise en place transforma les paramètres de l'étude de l'Inde aux États-Unis. Mais le fonctionnement de ce dispositif des activités d'enseignement et de recherche n'aurait pas été possible sans la manne de ce qu'on prit l'habitude d'appeler le « Title VI » et surtout le « Public Law 480 ».

Le «Title VI»

On a peine à imaginer aujourd'hui l'émotion que provoqua le lancement du premier satellite dans l'espace par les Soviétiques en 1957. Toujours est-il que « Sputnik » fut bel et bien la cause de la promulgation d'une loi, en 1958, le National Defense Education Act (NDEA), qui incitait à orienter les recherches des « aires [culturelles] » ou des « sujets » dits « critiques » (non sans les assortir d'arrière pensées politiques). Pour l'étude de l'Inde, cela signifiait le développement de l'enseignement et de la recherche en langues modernes, en anthropologie et dans les autres sciences sociales. Conformément à la stratégie géopolitique américaine du *containment*, dans une Asie où l'Inde était le seul pays démocratique, les études politiques sur les partis et les élections connurent une montée en puissance.

De fait, les administrateurs du US Office of Education invitèrent les chercheurs à présenter leur candidature et à entrer en compétition pour l'obtention d'un financement sous le « Title VI » du NDEA Act afin d'installer des centres de langues et d'aires culturelles spécialisés sur les neuf régions majeures du monde identifiées par ladite loi. Au moment le plus fort du soutien financier, il n'existait pas moins de cent centres dotés de la

23. C'est en 1989 que fut créé l'American Institute for Bangladesh Studies (AIBS) et, en 1995, l'American Institute for Sri Lanka Studies (AISLS), tous deux sous l'égide du Council of American Overseas Research Centers (CAORC), organisme réunissant le gouvernement américain et des fondations privées dans le but de « parler d'une même voix » pour le financement des recherches et de la documentation dans les pays étrangers.

sorte. Sur ceux-là, entre 1969 et 1976, seize étaient des centres pour l'étude des langues et de l'aire culturelle d'Asie du Sud sous le Title VI. Remarquons que cette période correspond à l'arrivée massive de chercheurs indiens dans le champ académique américain. Le marché de l'emploi s'ouvrait alors à eux, mais pour des postes temporaires (et infériorisés) d'enseignement des langues vernaculaires (moins bien payés que leurs collègues euro-américains). Dans l'intervalle, l'audience universitaire s'était elle aussi transformée, avec un public de plus en plus *South-Asian-American*²⁴. En passant, mentionnons que dans ces mêmes années 1960 la fondation Ford dota la seule université de Chicago de la somme de 5,4 millions de dollars afin de développer l'étude des aires culturelles.

En 1965, le Higher Education Act (HEA) succéda au NDEA de 1958 et, sous le même Title VI, maintint son soutien à ce type de centres de recherche. Mais, avec la contrainte financière qu'imposait la guerre au Vietnam, et la désillusion corrélative entachant les études sur les relations internationales, la belle époque des financements lourds pour les aires culturelles s'acheva en 1976.

En 1980 toutefois, un amendement législatif requalifia les centres de National Resources Centers (NRCs) avec un mandat plus large et des critères plus stricts de compétition sur trois années. Parmi l'ensemble des NRC, neuf furent sélectionnés pour devenir les centres pour l'étude de l'Asie du Sud – l'un d'entre eux partagé d'ailleurs par deux universités. En 1996, les dix institutions choisies étaient les suivantes : l'université de Californie, à Berkeley (qui avait été financée par le NDEA Title VI dès 1959) ; les universités de Chicago (*idem*), de Pennsylvanie (*idem*), de Cornell (1960), mais jointe à celles de Syracuse (en 1985), d'Austin (1960), de Washington (HEA Title VI en 1974), de Virginia (1976) et de Colombia (1977).

Le “Public Law 480”

À partir de 1954, les États-Unis fournirent à l'Inde, qui était alors victime de famines, des millions de tonnes de blé et de grains alimentaires. L'Inde paya la facture en roupies en 1961. À cette date, sous l'amendement « Public Law 480 » du 83^e Congrès, des millions de roupies furent donc mises à disposition des agences et institutions américaines pour un ensemble de projets éducatifs et de programmes de recherche. Le Comité pour les études indiennes fit également pression pour que soit financé un programme pour le développement des ressources documentaires consacrées à l'Asie du Sud à

24. On se reportera aux réflexions sur ce sujet de Rosane Rocher (1994) et de Véronique Bénéï (*infra*, pp. 131-160) ; cf. également la bibliographie de la première sur les « South Asian American Studies » (1995).

destination de douze bibliothèques – dix bibliothèques universitaires, la bibliothèque publique de New York et celle du Congrès à Washington. Pour servir de relais et de centrale d'achat, on installa un bureau à New Delhi, dont le personnel était en liaison avec des correspondants régionaux devant se procurer sur place, sur la base de douze « entrées » de recherche, des publications et tous types de documents dans les différentes langues vernaculaires du pays. Ces ressources documentaires étaient ensuite redistribuées en fonction de l'orientation et de la spécialisation des bibliothèques universitaires américaines. Finalement, trente universités participèrent à ce programme, plus tard étendu au Népal et au Sri Lanka²⁵.

Du fait de la non-convertibilité de la roupie sur le marché mondial, les fonds dits « PL 480 » ne purent être exportés et les intérêts augmentèrent considérablement au fil des ans, ainsi par conséquent que la dette contractée par l'Inde envers les États-Unis. Cet argent ne pouvant être utilisé que pour mener des opérations scientifiques ou d'éducation sur le sol indien, seule une fraction de la somme fut dépensée.

L'inquiétude grandit chez les responsables indiens car, en 1971, les Américains détenaient un cinquième de l'ensemble des réserves monétaires de la nation ; et, jour après jour, cette fraction augmentait à cause des intérêts. Nombre d'observateurs soulignaient combien il était risqué pour un pays d'avoir une partie de son trésor public ainsi contrôlée par une puissance étrangère. Aussi le « PL 480 » devint-il un problème politique et psychologique majeur pour l'Inde. C'est durant la législature du gouvernement de Richard Nixon que le problème fut réglé, et la dette apurée. L'ambassadeur américain, Daniel Patrick Moynihan, proposa à l'Inde d'annuler 2,2 milliards de roupies, pour n'en conserver que 1,1 milliard à l'usage du gouvernement des États-Unis. La somme diminuerait au fil des ans. On considéra en 1998 que l'intégralité de celle-ci avait été dépensée.

La géopolitique des “aires culturelles”

Cette situation financière propice pour les études américaines sur l'Asie du Sud fut gérée dans le cadre de la nouvelle politique universitaire et de recherche déclarée d'intérêt national : celle des *area studies*. Celle-ci s'est systématisée dans les universités américaines au cours des années 1960, à la suite de l'indépendance des anciennes colonies européennes. Les subventions se firent alors plus nombreuses, plus abondantes, grâce aux financements de la fondation Ford notamment qui ordonna ce type de recherches, par exemple à travers le Foreign Area Fellowship Programme de New York.

25. À la question, « selon quel critère les livres commandés sont-ils sélectionnés ? », la responsable du secteur Asie du Sud de la bibliothèque de l'université de Chicago nous a répondu : « On achète tout ! ».

Même si l'impérialisme culturel se drape volontiers dans la philanthropie, le mécénat pour la recherche fut toujours conçu, en amont, comme un instrument de contrôle social, en la circonstance régional. « Le problème majeur de notre époque est d'assister la recherche de façon à préserver les liens harmonieux de fraternité entre les riches et les pauvres », avait écrit le magnat A. Carnegie dans son essai, *l'Évangile de la richesse*, publié en 1889²⁶. La force des prophéties autoréalisantes ne lasse jamais d'étonner.

L'objectif était clairement politique, pour des raisons à la fois intérieures et extérieures. Après la seconde guerre mondiale, les programmes de recherche des aires culturelles du Social Science Research Council et de l'American Council of Learned Societies (SSRC/ACLS) ainsi que ceux de la National Science Foundation (NSF) voulurent mettre fin au provincialisme des sciences sociales et des « humanités » américaines, cloisonnées par les disciplines et centrées sur les réalités euro-américaines. Cette réorientation prétendait également instruire un idéal de citoyenneté valant pour temps de « guerre froide » (bien qu'elle reconduisît implicitement l'ancien lien entre éducation libérale et empire, tel qu'il fut établi notamment par John Stuart Mill pour le Raj britannique). En 1947, Robert Hall, de l'université de Michigan, écrivait dans son rapport officiel :

« Area studies are regarded by many as an important and highly desirable step in educating a better citizenry [...] It is possible and, in our time, highly desirable that we have diffused through our population large numbers of citizens who know relatively much of the character, aspirations, resources, and problems of at least one foreign area and its people [...] These people should have great influence in the moulding of enlightened public opinion concerning our foreign relations. They should do much to break down the barriers of ignorance, mistrust and prejudice, and the provincial orientation of public thinking. »²⁷

Certes, lors de la conférence sur l'étude des World Areas en 1948, Charles Wagley, anthropologue à l'université de Columbia, avait défini l'objectif des « études culturelles » comme un développement d'une « science sociale universelle ». Reste que cette conception se colorait volontiers d'eurocentrisme, ou même de l'idée de « suprématie blanche », ainsi qu'en atteste la citation de Joseph C. Furnas par laquelle Robert Redfield, ardent défenseur des aires culturelles, conclut son fameux livre, *The Primitive World and its Transformation*, publié en 1953 :

26. Nous reprenons la citation de l'ouvrage de Brigitte Mazon (1988 : 35), qui fournit des précisions sur le financement de la recherche française par les fondations américaines entre 1920 et 1960.

27. Ce rapport est intitulé *Area Studies. With Special Reference to their Implications for Research in the Social Sciences* (New York, Committee on World Area Research Program, Social Science Research Council, 1948). On se reportera aux citations et à la discussion de ce rapport par Vincente Rafael (1994) et Dipesh Chakrabarty (1998).

« For generations the western world has bitterly blamed the western man for the crime of not understanding the savage. It never seems to occur to anybody that, other things being equal, it could be equally fair to blame the savage for not understanding the western man. Since that would obviously be absurd, the two sets of cultures are unmistakably on different levels, a statement that can be made without specifying higher and lower. Western man has something which neither the preliterate nor any of his ancestors possess or ever did possess, something that imposes the privilege and complicates the duty of intellectual integrity, self-criticism, and generalized disinterestedness. If there is such a thing as the white man's burden, this is it. »²⁸

Durant la période de la guerre froide, la politique des aires culturelles fut coordonnée par le gouvernement central qui mit en réseau les diverses institutions des États fédéraux, selon un plan d'ensemble destiné à identifier les priorités « scientifiques » concernant les pays dits alors du Tiers-Monde. On cartographia des zones à partir de critères arbitraires, ethnique (Kurdes), religieux (Monde islamique), linguistique (l'aire bantoue africaine), raciale (Mélanésie, Afrique noire), voire selon des valeurs comme l'« honneur et la honte » (monde méditerranéen) ou la « hiérarchie » (l'Asie du Sud), qui répondaient plutôt à des préoccupations de politique étrangère basées sur des stéréotypes qu'à des approches analytiques et critiques. Récemment, on a créé « une Asie intérieure », distincte de l'Europe de l'Est et des études soviétiques d'un côté, du Moyen-Orient et de la Chine de l'autre, zone passablement mystérieuse sinon à rappeler que cet artefact était contemporain de la guerre en Afghanistan et de la peur d'une montée en puissance des dites « républiques islamiques » dans les régions adjacentes de ce qu'était alors l'Union soviétique (Gupta & Ferguson 1997 : 7-11).

Depuis les années 1980, l'islamisme a pris le relais de la guerre froide dans la représentation et l'administration des aires culturelles, bien qu'il ait été initialement instrumentalisé par les États-Unis, via le financement assuré par l'Arabie Saoudite en échange du monopole du contrôle politique sur la région. Le Département d'État fit appel à tous les agents des départements gouvernementaux, depuis ceux des services d'information jusqu'aux ambassadeurs en poste à l'étranger afin de collecter des ressources documentaires, de former des collaborateurs, des spécialistes et des experts ou consultants, de « drainer des cerveaux » en fonction de besoins technico-scientifiques ou politiques définis. On a vu que, dans le cas de l'Inde, pays voisin de la plaque tournante de l'islamisme qu'est le Pakistan, c'était à la faveur du remboursement de la dette alimentaire contractée dans les années 50 que la recherche sur cette région s'est développée, que les compétences se sont accumulées et les vagues d'immigrations accrues.

28. La citation est extraite du livre de Joseph C. Furnas, *The Anatomy of Paradise*, New York, William Sloan Associates, 1953.

Soulignons également en passant combien le partage entre zones dites de « civilisations », sous-entendues religieuses, entretient le vieux préjugé orientaliste d'une Inde essentiellement hindoue, parti pris qui informe les départements *area studies* sur l'Asie du Sud. *Exeunt* donc les musulmans de l'Inde, pourtant installés dans le sous-continent depuis plus d'un millénaire ; *exeunt* encore les musulmans, par lesquels et à travers lesquels (notamment les Moghols entre XIV^e et XVIII^e siècles) l'Inde est devenue ce qu'elle est ; *exeunt* enfin les musulmans, qui constituent pourtant aujourd'hui la deuxième communauté islamique dans le monde. De fait, l'étude des musulmans indiens tend plutôt à se faire dans les centres consacrés à la civilisation islamique qui sont dominés par les spécialistes du Moyen-Orient et du monde arabe, c'est-à-dire ceux qui consacrent leurs travaux à un cinquième de la population islamique mondiale. Qui donc s'intéresse aux Musulmans indiens devra travailler dans le cadre du programme « South Asian Islam and the Greater Muslim World » du dit « consortium triangulaire », financé par la fondation Rockefeller, des universités de Duke (à Durham), de celle d'État de Caroline du Nord (à Raleigh) et de celle de Caroline du Nord (à Chapel Hill) ; aucune n'a pour vocation de se consacrer aux Hindous. Comme si le multiséculaire anti-mahométisme chrétien et la vieille peur européenne de l'Ottoman, désormais recouverts par la terreur moderne de l'« islamisme » fondamental ou radical, continuaient d'instruire à la fois le grand partage entre religions monothéistes ou polythéistes et la conception d'une Inde exclusivement informée par la civilisation hindoue ; celle dont la pureté eut partie liée avec l'« aryanité », ce spectre qui hante les études sur cette région depuis leur fondation.

La force des études sur l'Asie du Sud aux États-Unis se mesure au soutien continu durant plusieurs décennies de ces programmes pluridisciplinaires fondés sur la conception des aires culturelles. La période 1979-86 atteste d'une activité à haut rendement, avec l'organisation d'« ateliers » et de colloques, financés par le South Joint Committee of the Social Science Research Council. Pour sa part, le South Asia Political Economy Project (SAPE) assura la tenue de quatorze conférences, certaines cofinancées par l'Indian Council for Social Science Research (ICSSR) de Delhi et la fondation Ford avec fonds additionnels de la NSF. La volonté était d'aller au-delà d'une approche purement économique et d'examiner au plus près des processus économiques dans leurs contextes singuliers. Il s'agissait de comprendre la rationalité ou l'irrationalité des acteurs sociaux *in situ*, les logiques sociales, et davantage encore culturelles, à l'œuvre dans mais surtout hors de l'économie. C'est pourquoi on se mit en quête d'anthropologues, ou de chercheurs mâtinés de préoccupations anthropologiques qui soient en phase avec « les systèmes conceptuels indigènes comme base

pour la compréhension, l'explication et l'interprétation des institutions et des comportements de l'Asie du Sud... », pour reprendre la formule officielle (citée par Dirks, à paraître : 38). La conception est, au sens strict, malinowskienne : « saisir le point de vue de l'indigène, sa relation à la vie et sa vision du monde » (Malinowski 1963 : 25).

Face à l'offensive des programmes interdisciplinaires à base régionale, nombreux et coûteux, les disciplines « nobles » se sont de plus en plus repliées vers la défensive, notamment en sciences politiques, ou drapées dans leur souveraine indifférence, comme en économie. Ces disciplines s'étaient d'ailleurs bien gardées de recruter des chercheurs travaillant principalement dans le Tiers-Monde, en dépit de leur appels, purement rhétoriques et finalement incantatoires, au comparatisme. Paradoxalement, la faiblesse des études sur l'Asie du Sud au sein même des disciplines comme la sociologie, les sciences politiques ou l'économie, a été renforcée par l'organisation des programmes multidisciplinaires définis sur la base d'une étude circonscrite à l'aire culturelle. Il est clair que les offensives contre cette notion visaient à restaurer l'empire des disciplines relevant des sciences sociales (contre toutes les approches dites « culturelles »). Curieusement, la parution du brûlot d'Edward Said, *Orientalism* (1978), qui fit beaucoup pour hypostasier celui-ci en Satan occidental, mina de l'intérieur les arguments favorables aux études s'inscrivant dans les cercles des aires culturelles. Et son argument « anti-orientaliste » s'avéra d'autant plus efficace qu'il fut relayé par les étudiants contestataires des « minorités ». Dans les années 80, le fossé s'est creusé entre les chercheurs optant pour l'approche orientaliste et les « théoriciens » des « humanités » ou praticiens des sciences sociales, au point de structurer la guerre déclarée entre deux types d'asianistes : les sanskritistes et les « modernistes » (Goldman 1998 : 507)²⁹. Le modèle impulsé par W. Norman Brown d'importer des chercheurs orientalistes européens (principalement Allemands et Néerlandais) aux États-Unis ayant fait long feu, on peut pronostiquer, au regard de l'âge avancé de ses derniers représentants en activité, mais aussi de l'absence de recrutement dans ce type de poste, la prochaine disparition de l'approche orientaliste.

Depuis les années 80, la conception des aires culturelles a été l'objet de critiques tous azimuts, au sein mais aussi au dehors de la profession à la faveur de la diffusion de l'anthropologie dans les médias. D'une part, à

29. Ainsi, à l'université de Pennsylvanie, un récent recueil d'hommages à l'orientaliste Wilhem Halbfass, dirigé par Eli Franco & Karin Preisendanz (1997), répond explicitement au volume collectif, coordonné par Carol A. Breckendrige & Peter van der Veer (1993), qui évaluait assez favorablement l'impact des travaux d'Edward Said dans le champ des études sur l'Asie du Sud. Un rapport sur les *area studies*, commandé à l'université de Pennsylvanie par le Social Science Research Council (SSRC) à la fin des années 80, avait conclu que la notion d'aire culturelle était désuète au regard d'un monde en voie de « transnationalisation ».

cause de la spécialisation excessive qu'elle entraîne ; d'autre part, en raison du compartimentage du monde en régions, en ethnies et langues qu'elle implique. Enfin parce que, selon la rhétorique réactionnaire des (anti)intellectuels « néoconservateurs »³⁰, elle nourrit la « révolution » du multiculturalisme critique, synonyme de « désoccidentalisation ». Son relativisme l'a conduit à abandonner toute idée de référence à l'étalon culturel définissant l'« américanité », entendons le type Euro-Américain. L'enseignement multiculturaliste, auquel contribue le modèle relativiste de l'anthropologie des aires culturelles, est ressenti comme une remise en cause de l'ordre historique établi au moyen de « récits anti-hégémoniques », de « contre-mythes et de contre-narrations », mais aussi par la célébration des « cultures dominées » et des « sans voix » afin de lutter contre le « régime de vérité » au service des « intérêts particuliers » du *mainstream America*³¹. À l'inverse, c'est dans ce courant que les partisans « communautaristes » de la politique de l'identité et de la « valorisation du moi » (*self-esteem*) plongent volontiers l'anthropologie, tant elle fait profession de cadénasser les cultures et les peuples dans les « cages de fer » d'une localité anachronique³². Au sein même des minorités, ou parmi les universitaires et les intellectuels qui se pensent en diaspora, s'opposent les partisans d'un repliement de l'identité sur l'ethnie singulière, les « communautaristes », aux défenseurs de l'« hybridité » (Bhabha 1994) et de la « créolisation » (Hannerz 1992) dans un monde désormais « transnational » (Hannerz 1996) ou « globalisé » et « postnational » (Appadurai 1996).

Toujours est-il que l'idée selon laquelle toutes les cultures et tous les enracinements sont intrinsèquement bons et dignes de respect interdirait de penser le lien social et mettrait en danger l'avenir même de l'Amérique³³. Travail de sape, concocté depuis les années 1980 par les universitaires parlant au nom des victimes appartenant aux minorités (noires, hispaniques, asiatiques, femmes, homosexuels, etc.) et que conforte la politique compensatoire de l'*affirmative action* prétendant corriger le handicap au sein même des campus. Œuvre de corruption morale de la jeunesse américaine dont les inspireurs, sinon les conspirateurs sont le corps

30. L'appellation a été forgée par Peter Steinfels (1979) ; cf. François Weil (1992), Éric Fassin (1994) et Denis Lacorne (1997 : chap. 7) ; sur le succès rencontré par les ouvrages de ceux-ci, voir Allan Bloom (1987), Roger Kimball (1990), Dinesh D'Souza (1991), qui est un Indien arrivé en 1978 aux États-Unis et l'auteur d'une hagiographie d'un célèbre télévangéliste fondamentaliste, Jerry Falwell, entré comme conseiller à la Maison Blanche.

31. Nous reproduisons un échantillon du glossaire multiculturel, pot-pourri d'ailleurs essentiellement occidental dans ses sources d'inspiration : Henri Lefebvre, Jean-François Lyotard, Jacques Derrida, Michel Foucault...

32. Sous la désignation d'« allochronie », l'argument a reçu un large accueil après la publication du livre de Johannes Fabian (1983).

33. C'est le propos de l'ouvrage de l'historien Arthur M. Schlesinger Jr (1991) qui connut un énorme retentissement aux États-Unis.

étranger des intellectuels français qui n'en peuvent mais : « c'est la faute à Derrida, c'est la faute à Foucault », selon la croisade morale lancée par les néo-conservateurs depuis bientôt deux décennies³⁴ ; il est coutumier que les partisans du *statu quo ante* affectionnent les boucs émissaires en sacrifiant à l'idéologie du complot.

Force est pourtant de constater aujourd'hui combien peu de choses ont changé aux États-Unis en matière d'enseignement obligatoire, sinon que la sous-représentation des minorités dans les doctorats décernés s'est aggravée depuis les années 70³⁵. Et, après l'embellie de l'époque des *area studies*, le prestige universitaire est revenu aux disciplines standards nobles : mieux vaut être anthropologue au département d'anthropologie que dans un centre d'une quelconque aire culturelle ; et il en va de même pour l'histoire ou la sociologie.

Une réorientation : *America first* !

Une telle balkanisation supposée et remise en question fantasmée de l'identité nationale consensuelle confondue avec la contestation du « canon », à savoir le corpus d'œuvres consacrées par la tradition, aussi bien qu'avec l'idéal de méritocratie attribué aux pères fondateurs (qui n'a d'ailleurs jamais existé aux États-Unis !) apparaît d'autant plus désuète que le monde actuel, répète-t-on désormais à satiété, se « délocalise » et est en proie à des « processus globaux » multiples, variés et contradictoires. Il faut donc s'adapter. De là l'inflexion, depuis les années 90, des stratégies de financement du SSRC/ACLS vers les questions soulevées par la mondialisation des flux, des échanges et des communications, et l'accent mis sur l'étude des processus mondiaux (Kearney 1995 ; Assayag 1998b). Mais gardons-nous de penser que cette réorientation le doit aux seuls politiques, notamment du Département d'État. Elle fut abondamment alimentée par la critique universitaire des aires culturelles et de l'« orientalisme », soutenue par des enseignants et des chercheurs qui privilégient l'approche « transnationale », et puissamment relayée par les étudiants et les lobbies communautaristes. L'université aux États-Unis est un marché.

En cette fin de millénaire, la *Weltanschauung* « made in the USA » semble donc progressivement s'infléchir vers un repérage en termes des

34. C'est le secrétaire de l'éducation et ancien directeur du National Endowment for the Humanities, William Bennett, fer de lance idéologique de la révolution conservatrice de Ronald Reagan, qui avait lancé l'offensive ; cf. Éric Fassin (1993 ; 1994).

35. Le premier constat est clairement établi par Gerald Graff (1993) ; le second est étayé sur des données statistiques par Éric Fassin (1994 : 27-28) ; cf. également Denis Lacorne (1994).

sept ou huit « aires civilisationnelles » majeures, chères à Samuel P. Huntington (1996). Le professeur de Harvard, très écouté, pronostique qu'elles seront de plus en plus conflictuelles le long des failles qui les séparent, à l'âge qu'on affectionne d'appeler outre-Atlantique, de la « globalisation ». Nombre d'indices montrent que la politique « scientifique » américaine se recompose actuellement à cette aune. D'une part, au début des années 90, une fraction importante du budget de la recherche universitaire est passée du Département d'État au Département de la Défense ; ce qui a donné lieu à de virulentes controverses parmi les chercheurs américains. D'autre part, à partir des années 95, le SSRC/ACLS et la NSF ont promu des connaissances « area based », c'est-à-dire un type de savoir résultant d'une « étude de terrain » dans un endroit singulier mais (contrairement aux « area studies ») s'appliquant « aux processus, tendances et phénomènes qui transcendent une quelconque aire donnée ». Cette réorientation vise à décourager un « globalisme » conceptuel qui « flotte dans l'histoire et l'espace », pour reprendre les expressions du rapport du directeur du SSRC (cité par Lederman 1998 : 432-433).

Assurément, l'anthropologue ne peut que se réjouir de cette réorientation vers le « local » (ainsi retravaillé par le « global »), même s'il subodore évidemment que la dite « hyper-puissance » américaine est, aujourd'hui comme hier, à la recherche d'une géopolitique mieux renseignée sur le New Brave New World en gestation. Ce que ne dément évidemment pas l'Asie du Sud, l'aire culturelle la plus peuplée du monde à l'horizon 2020, avec l'accession au pouvoir central de l'Union indienne d'un parti politique hindouiste chauvin et xénophobe, et les conflits entre Hindous et Musulmans en Inde et au Pakistan, mais aussi entre l'Inde et le Pakistan, ces deux puissances aujourd'hui désormais détentrices de la bombe atomique – pour ne rien dire de la guerre qui perdure depuis vingt ans entre Tamouls et Cinghalais au Sri Lanka.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: Asie du Sud/*South Asia* – sciences sociales/*social sciences* – universités (États-Unis)/*universities (USA)* – histoire/*history* – épistémologie/*epistemology*.

Anderson, Benedict

1992 « The Changing Ecology of Southeast Asian Studies in the United States, 1950-1990 », in Charles Hirschman, Charles Keyes & Karl Hutterer, ed., *Southeast Asian Studies in the Balance. Reflections from America*. Ann Arbor, MI, Association of Asian Studies : 25-40.

Appadurai, Arjun

1996 *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis-London, University of Minnesota Press.

Assayag, Jackie

1998a « La construction de l'objet en anthropologie. L'indianisme et le comparatisme de Louis Dumont », *L'Homme* 146 : 165-189.

1998b « La culture comme fait social global ? Anthropologie et (post)modernité », *L'Homme* 148 : 201-224.

Bénéï, Véronique

2000 « Nations, diaspora et area studies. L'Asie du Sud, de la Grande-Bretagne aux États-Unis », *L'Homme* 156 : 000-000.

Bhabha, Homi K.

1994 *The Location of Culture*. New York, Routledge.

Bloom, Allan

1987 *The Closing of the American Mind. How Higher Education has Failed Democracy and Impoverished the Souls of Today's Students*. New York, Simon and Schuster.

Bourdieu, Pierre

1990 « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* 14 (1-2) : 1-10.

Boyer, Roger

1997 « Les mots et les réalités », in Serge Cordellier, ed., *La mondialisation au-delà des mythes*. Paris, La Découverte : 14-56.

Breckenridge, Carol A. & Peter van der Veer, eds

1993 *Orientalism and the Postcolonial Predicament. Perspective on South Asia*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

Bromwich, Davis

1992 *Politics by Other Means. Higher Education and Group Thinking*. New Haven, CT, Yale University Press.

Brown, W. Norman

1978 *India and Indology. Selected Articles* ; edited by Rosane Rocher. Delhi, Published for the American Institute of Indian Studies [by] Motilal Banarsidass.

Chakrabarty, Dipesh

1998 « Reconstructing Liberalism ? Notes toward a Conversation between Area Studies and Diasporic Studies », *Public Culture* 10 (3) : 457-481.

Cohn, Bernard S.

1987 *An Anthropologist among the Historians and Other Essays*. Delhi, Oxford University Press.

1996 *Colonialism and Its Forms of Knowledge. The British in India*. Princeton, NJ, Princeton University Press.

D'Souza, Dinesh

1991 *Illiberal Education. The Politics of Race and Sex on Campus*. New York, Free Press.

Dirks, Nicholas B.

à paraître « South Asian Studies : Future Past », in David Szanton, ed., *Rethinking Area Studies*.

Dumont, Louis & David Pocock

1957 « Village Studies », *Contributions to Indian Sociology* (La Haye) 1 : 23-41.

Fabian, Johannes

1983 *Time and the Other. How Anthropology Makes Its Object*. New York, Columbia University Press.

Fassin, Éric

1993 « La chaire et le canon. Les intellectuels, la politique et l'université aux États-Unis », *Annales ESC* 48 (2) : 265-301.

1994 « "Political Correctness" en version originale et en version française. Un malentendu révélateur », *XX^e Siècle* 43 : 30-42.

Franco, Eli & Karin Preisendanz, eds

1997 *Beyond Orientalism: The World of Wilhelm Halbfass and its Impact on Indian and Cross-Cultural Studies*. Amsterdam-Atlanta, Rodopi.

Gandhi, Mohandas Karamchand

1997 *Hind Swaraj and Other Writings*, edited by Anthony J. Parel. Cambridge, Cambridge University Press.

Goldman, Robert P.

1998 « Sanskrit », in Joseph W. Elder, Edward C. Dimock, Jr, & Ainslie T. Embree, eds, *India's World and US Scholars, 1947-1997*. New Delhi, Manohar : 501-517.

Goody, Jack

1986 *The Logic of Writing and the Organization of Society*. Cambridge, Cambridge University Press.

Graff, Gerald

1993 *Beyond the Culture Wars*. New York, Norton.

Gupta, Akhil & James Ferguson, eds

1997 *Anthropological Locations. Boundaries and Grounds of a Field Science*. Berkeley, University of California Press.

Hannerz, Ulf

1992 *Cultural Complexity. Studies in the Social Organization of Meaning*. New York, Columbia University Press.

1996 *Transnational Connections : Culture, People, Places*. New York, Routledge.

Hirschman Charles, Charles Keyes & Karl Hutterer, eds

1992 *Southeast Asian Studies in the Balance. Reflections from America*. Ann Arbor, MI, Association of Asian Studies.

Huntington, Samuel P.

1996 *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*. New York, Simon & Schuster.

Inglehart, Ronald F.

1999 « Choc des civilisations ou modernisation culturelle du monde ? », *Le Débat* 105 : 23-54.

Jones, Kenneth W.

1989 *Socio-Religious Reform Movements in India*. Cambridge, Cambridge University Press.

Kearney, M.

1995 « The Local and the Global : The Anthropology of Globalization and Transnationalism », *Annual Review of Anthropology* 24 : 547-565.

Kimball, Roger

1990 *Tenure Radicals. How Politics Has Corrupted Our Higher Education*. New York, Pamphlet Books.

Knopf, David

1969 *British Orientalism and the Bengal Renaissance*. Berkeley, University of California Press.

Lacorne, Denis

1994 « Des coups de canon dans le vide ? La "civilisation occidentale" dans les universités américaines », *XX^e Siècle* 43 : 4-17.

1997 *La crise de l'identité américaine. Du melting-pot au multiculturalisme*. Paris, Fayard.

Lederman, R.

1998 « Globalization and the Future of Culture Areas : Melanesianist Anthropologist in Transition », *Annual Review of Anthropology* 27 : 427-449.

MacGee, Mary

1998 « Religious Studies : Vedic and Classical Hinduism », in Joseph W. Elder, Edward C. Dimock, Jr., & Ainslie T. Embree, eds, *India's World and US Scholars, 1947-1997*. New Delhi, Manohar : 419-432.

Malinowski, Bronislaw Kaspar

1963 *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard (1^{re} éd. angl. 1922).

Marriott, McKim

1989 « Construction of an Indian Ethnosociology », *Contributions to Indian Sociology*, NS 23 : 1-40.

Marriott, McKim, ed.

1955 *Village India. Studies in Little Community*. Chicago, University of Chicago Press.

Marriott, McKim & Ronald B. Inden

1974 « Caste Systems in South Asia », in *Encyclopaedia Britannica. Macropaedia* 3 : 982-991 (15th éd.).

Mazon, Brigitte

1988 *Aux origines de l'École des hautes études en sciences sociales. Le rôle du mécénat américain (1920-1960)*. Paris, Les Éditions du Cerf.

Mignolo, Walter D.

1998 « Globalization, Civilisation Processes, and the Relocation of Languages and Cultures », in Frederic Jameson & Masao Miyoshi, eds, *The Cultures of Globalization*. Durham and London, Duke University Press : 32-53.

Newfield, Christopher

1993 « What Was Political Correctness ? Race, the Right, and Managerial Democracy in the Humanities », *Critical Inquiry* 19 : 308-336.

Patterson, Maureen L.P.

1998 « Part 1. History of the Study of India in the United States », in Joseph W.

Elder, Edward C. Dimock, Jr., & Ainslie T. Embree, eds, *India's World and US Scholars, 1947-1997*. New Delhi, Manohar : 18-108.

Polanyi, Karl

1983 *La grande transformation*. Paris, Gallimard (1^{re} éd. angl. 1944).

Pollock, Sheldon

1993 « Deep Orientalism ? Note on Sanskrit and Power beyond the Raj », in Carol A. Breckenridge & Peter van der Veer, eds, *Orientalism and the Postcolonial Predicament. Perspectives on South Asia*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press : 76-133.

Rafael, Vicente

1994 « The Cultures of Area Studies in the United States », *Social Text* 41 : 91-111.

Rocher, Rosane

1968 *Alexander Hamilton, 1762-1824. A Chapter on the Early History of Sanskrit Philology*. New Haven, CT, American Oriental Society.

1994 « Reconstituting South Asian Studies for a Diasporic Age », *Sagar* (Austin) 1 (2) : 90-109.

1995 « South Asian American Studies : A Working Bibliography, 1975-1994 », *Sagar* 2 (1) : 64-95.

Roszak, Theodore, ed.

1969 *The Dissenting Academy*. London, Penguin Books (éd. orig. 1967, New York, Random).

Said, Edward W.

1978 *Orientalism. Western Conception of the Orient*. New York, Pantheon Books.

Schlesinger Jr, Arthur M.

1991 *The Disuniting America. Reflections on a Multicultural Society*. Knoxville, Whittle Direct Books.

Schwab, Raymond

1950 *La renaissance orientale*. Paris, Payot.

Singer, Milton

1972 *When a Great Tradition Modernizes. An Anthropological Approach to Indian Civilisation*. London, Pall Mall Press.

1976 « Robert Redfield's Development of a Social Anthropology of Civilization », in John V. Murra, ed., *American Anthropology. The Early Years*. St Paul, MN, West Publishing.

Tambiah, Stanley J.

1970 *Buddhism and the Spirit Cults in North-East Thailand*. Cambridge, Cambridge University Press.

Veysey, Laurence R.

1965 *The Emergence of the American University*. Chicago, Chicago University Press.

Wallerstein, Immanuel

1996 « Open the Social Sciences », *Items* 50 (1) : 1-7.

Weil, François

1992 « Les universités américaines et la political correctness », *Le Débat* 69 : 68-79.

Zunz, Olivier

1987 « Genèse du pluralisme américain », *Annales ESC* 42 (2) : 429-444.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Jackie Assayag, *L'Asie du Sud "made in the USA"*. *Transferts culturels, institutions universitaires et diapora intellectuelle*. — La construction cognitive américaine de l'Asie du Sud au sein de son système universitaire atteste de transferts culturels entre l'Angleterre, et son modèle d'éducation libérale impériale, l'Inde, d'abord conçue comme religieuse et philosophique, enfin l'Allemagne, avec sa tradition philologique. Les anthropologues mais surtout les sanskritistes ont joué un rôle décisif dans la mise en place de la recherche et dans la distribution du pouvoir aux États-Unis. Les différentes phases d'institutionnalisation des centres d'études sur l'Asie du Sud au cours des XIX^e et XX^e siècles ont correspondu aux réorientations successives de la politique internationale et domestique américaine, avec le missionnariat et la perspective orientaliste, l'engagement géopolitique dans la seconde guerre mondiale, le développement des *area studies* durant la guerre froide, et la remise en question de ce programme à la faveur du débat entre partisans du multiculturalisme et néoconservateurs, mais aussi des conflits entre disciplines et la pression de l'immigration. Actuellement, le cadre d'étude est en cours de révision, sous l'injonction de rendre intelligibles les transformations induites par les phénomènes transnationaux et la mondialisation.

Jackie Assayag, *South Asia "made in the USA": Cultural Transfer, Universities and Intellectual Diaspora*. — The cognitive construction of South Asia in the American university system provides evidence of cultural translations between England (its imperial, liberal model of education), India (seen in religious and philosophical terms) and Germany (with its philological tradition). Anthropologists and especially specialists in Sanskrit have played a decisive role in setting up research and organizing powers. Various phases in institutionalizing centers of southern Asian studies during the 19th and 20th centuries corresponded to successive reorientations in American international and domestic policies : missionary work, Orientalism, geopolitical involvement in World War II, the development of area studies during the Cold War, and lastly the reappraisal of the area studies programme as raised in the debate between neoconservatives and the advocates of multiculturalism, not to forget conflicts between disciplines and immigration pressures. At present, all this is undergoing change given the imperative of explaining changes related to globalization and transnational phenomena.